

ABONNEMENTS

LYON

Un an

Six mois

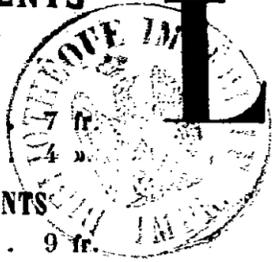
DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.

Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.



LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS. — Nos lecteurs sont prévenus que nous ajouterons une 2^{me} feuille deux fois par mois d'abord, et le plus tôt possible à chaque numéro.

LA FOI NOUVELLE.

(4^{me} et dernier Article. — Voir le précédent numéro.)

Ainsi, avec la détestable opinion de la damnation éternelle, notre planète était en quelque sorte déçue de sa légitime influence sur les sociétés inférieures, elle recevait bien l'impulsion d'en-haut, mais elle ne la communiquait pas en-bas ; il y avait interruption du mouvement et de la vie qui ne s'étendait pas plus loin qu'elle par son fait du moins, c'est là un des derniers degrés d'infériorité pour les mondes de Dieu, c'est un des motifs nouveaux qui prouvent la bassesse de notre séjour, car c'est la preuve d'une grande abjection d'être relégué ainsi parmi les rouages inutiles, de ne pas participer au degré ordinaire à l'harmonie universelle : en voici la raison telle que nous la résumons de l'enseignement donné à ce sujet par quelques Esprits supérieurs. « Tout se tient et se lie dans les lois divines. De même que pour les grands coupables, le châtement le plus terrible consiste dans l'incertitude du pardon, dans la croyance à l'éternité des supplices, de même il y a, parmi les stations inférieures, des mondes qui, pendant leur grossière enfance, sont imbus et pénétrés de la doctrine de l'enfer absolu ; le Messie divin lui-même ne peut pas et ne doit pas les sortir d'erreur, et comme pour certains Esprits punis c'est une nécessité de l'expiation, pour certaines humanités peu avancées c'est une nécessité de l'épreuve. Ce qui prouve cependant que la terre, quoique bien misérable, n'est pas au dernier rang, c'est que Dieu lui a envoyé quelques penseurs pour protester d'abord timidement contre ces croyances, Origène et ses disciples ; et lorsque ses destinées allaient changer par suite d'une révélation continue et plus complète, les précurseurs de la grâce divine et du pardon promis, se prononcent plus hardiment, plus résolument, Ballanche, Jean Reynaud et une foule d'autres qui vivent et écrivent encore. C'est le signal certain que l'humanité va endosser la robe prétexte, et que Dieu, proportionnant ses enseignements à l'âge respectif des sociétés qui peuplent ses mondes, se dispose à révéler à la vôtre les vérités de l'adolescence et à ne plus la traiter en enfant. »

Voilà ce qui nous a été confirmé de tous côtés par des communications vraiment supérieures et sublimes dont nous avons fait la synthèse.

Notre terre ne faisait rien pour l'amélioration des Esprits du mal, ni pour relever ceux de ses désincarnés coupables au premier chef.

Elle va être appelée, à cet égard, à ses véritables fonctions et à son engrenage naturel dans le mécanisme spirituel et intelligent de l'univers.

Nous défions tous les adversaires du Spiritisme de nous citer une autre divergence que la question de la damnation éternelle, entre certaines croyances religieuses antiques et la foi nouvelle.

Toutes en effet rentrent dans celle-là :

Une fois l'opinion enfantine de l'éternité des supplices niée, on arrive logiquement à ne plus admettre que le dogme du purgatoire généralisé, ce qui a fait dire à beaucoup de bons Esprits que le catholicisme était plus près de la vérité que les sectes protestantes, n'admettant pour la vie future que l'enfer et le ciel. Le Spiritisme, par sa doctrine des réincarnations, donne entièrement la main à l'Eglise catholique. Car il est certain que l'idée générale d'un purgatoire, implique une série indéfinie de lieux divers pour le redressement et l'expiation des Esprits, vu la différence de leur culpabilité. Seulement le Spiritisme, tout en favorisant et en conseillant l'assistance des incarnés aux désincarnés par les prières et les bonnes œuvres, affirme la liberté méritante des âmes qui subissent les punitions purificatoires. Avec cette seule explication qui résulte de la nature même de notre personnalité, et qui partant ne saurait être rationnellement niée, nous pouvons dire que le dogme du purgatoire est un et identique avec le dogme des vies successives, de la réincarnation, et, d'autre part, ce dernier étant admis, entraîne avec lui celui de la préexistence, car ce qui a lieu pour l'avenir de nos destinées, est vrai aussi pour le passé de nos existences antérieures ; et c'est ainsi qu'avec la simple éclaircie qui se fait aujourd'hui à nos horizons, par le rejet du dogme de l'éternité des peines reconnu à la fois blasphématoire contre Dieu, antihumain, et contraire aux mathématiques vivantes de l'ordre universel, on est conduit à une multitude de conséquences qui éclairent en même temps la justice divine, les devoirs et les épreuves de l'humanité.

On fait cette objection, dont nous ne reconnaissons pas la sincérité chez les chrétiens intelligents, mais qui peut égarer

les pauvres et simples âmes. (Nous demandons même humblement pardon à la plupart de nos lecteurs de nous appesantir sur de pareilles niaiseries.) On dit que le rejet de la damnation éternelle détruit toute l'économie du christianisme, en rendant inutile la venue du Christ et sa mort rédemptrice, qui sont les fondements de cette auguste religion. Mais les irréflechis ou les gens de mauvaise foi, qui suscitent ce pitoyable argument, ne font pas attention que la prédication et le sacrifice du Messie ont été tout aussi profitables, dans l'hypothèse d'un enfer et de punitions temporaires, qui peuvent être séculaires pour beaucoup, que dans celle de l'éternité de ces supplices ; ils ne réfléchissent pas à cette grande et véritable pensée d'Origène, qui, malgré sa négation de la perpétuité des peines, inclinait à proclamer la nécessité pour tous les mondes inférieurs d'un ou de plusieurs messies, ou qui tout au moins voulait que le sang théandrique versé au sommet du Golgotha se fût répandu sur toute la création. Nous allons même plus loin ; nous pensons que si le Christ ne fût pas venu à l'époque de la décadence de la synagogue, la vie morale et spirituelle de la terre se serait arrêtée ; nous pensons que l'immolation volontaire du fils de l'Homme, comme couronnement de son admirable prédication, a été indispensable pour notre humanité ; nous pensons que notre père qui est aux cieux ne l'a jamais abandonnée, faisant luire sur nous les rayons de sa révélation progressive, intervenant aujourd'hui d'une manière solennelle dans le Spiritisme, prédit et annoncé par les prophètes divins, et précurseur du règne de Dieu.

PHILALÉTHES.

POLEMIQUE SPIRITE

LA DOCTRINE SPIRITE ET M. TOSCAN.

(2^e Article. — Voir le dernier numéro.)

« Et voilà ce qui s'appelle, — dit-il, en parlant de moi, — poser son thème sans ambages. Ah ! vraiment, vous croyez que M. de Tourreil n'a pensé, réfléchi, mûri ses grandes révélations pendant trente ans, que pour préparer l'avènement du Spiritisme ! Voilà une singulière prétention ! Eh bien ! écoutez-moi : j'ai étudié le Spiritisme ; j'ai été médium ! pendant cinq ans et plus je me suis livré à cette influence que vous appelez communications spirites ; j'ai éprouvé des effets étranges ; j'ai trouvé sous ma plume des pensées bizarres, quelquefois spirituelles ou sublimes, écrites en français, en latin, en italien, plus rarement en grec, jamais en hébreux, et encore moins en syriaque. C'est vous dire que, quelque influence qui m'ait dominé, je n'ai jamais su écrire ce que je ne savais pas. La valeur des prétendues communications dont j'ai été favorisé, s'est constamment mesurée à la hauteur de mes aspirations morales, de mes connaissances philosophiques, linguistiques et littéraires. J'ai observé beaucoup le phénomène et je n'ai pu y découvrir qu'un état pathologique d'une nature spéciale, qui tient peut-être de l'hallucination et qui conduirait à la folie celui dont la raison ne serait pas assez ferme pour se maintenir dans de justes limites. »

Ainsi voilà qui est bien entendu : M. Toscan convient qu'il a été médium, cinq ans et plus, pendant lesquels il a été favorisé, c'est lui qui le dit, de communications spirites. Mais de ce qu'il n'est pas sorti d'un certain cadre de médiumnité, il défend aux autres d'en sortir. Je ne sais plus quel écrivain, Balzac peut-être, citait un faiseur de statistique dont l'originalité consistait à tout mesurer d'après son parapluie : « Le clocher de Strasbourg, — disait-il, — a tant de parapluies de hauteur ; de Paris au Havre j'ai parcouru

» tant de parapluies. » Eh bien ! M. Toscan a la même originalité ; il se tire hors de son fourreau et mesure le Spiritisme à sa taille. Je pourrais lui citer tel médium, bien connu à Paris, qui répond à toutes les questions mentales ; je pourrais citer également une jeune dame, dont l'instruction est restée modestement dans les limites élémentaires, qui répond aux questions qui lui sont posées, dans la même langue où celles-ci sont faites ; ainsi, un chanoine de Brescia lui ayant adressé des questions en latin, en italien, en polonais, cette dame, qui ne connaît incontestablement aucune de ces langues, y a parfaitement répondu. Mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le développement des considérations qui se rattachent à ces phénomènes considérables. Je rends la parole à M. Toscan, car son attaque est pleine d'enseignements.

« Toutefois, — dit-il, — cette faculté ou cette maladie, comme vous voudrez l'appeler, m'a valu un avantage inappréciable, c'est de m'amener à réfléchir sur l'état de mon cœur et de faire revivre en moi ces grands sentiments qui se partagent l'âme humaine. J'ai appris à me connaître et à juger sans orgueil de la portée de mon intelligence. C'est que j'ai cru voir dans cet état étrange qu'on appelle la médiumnité, UN BUT PROVIDENTIEL, UN MOYEN dont Dieu se sert pour amener la réforme morale et intellectuelle de l'individu. Je puis donc dire que cet état m'a servi à mûrir mon intelligence et réformer mon cœur. »

Et de ces prémisses caractéristiques que je laisse au lecteur le soin d'apprécier, voici les singulières conséquences qu'en déduit la logique de M. Toscan :

« Ah ! le monde serait bien malade et nous courrions grand risque de retomber au niveau des Lapons, des Cafres ou des Boulocoudos, si nous n'avions d'autre lumière et d'autres guides que les manitous spirites pour nous conduire vers la lumière incréée. »

Ce paragraphe est également, sans doute, une leçon de ce haut style auquel M. Toscan me reproche de ne pas atteindre.

Ce serait faire injure aux lecteurs de la Vérité d'appeler davantage leur attention sur l'admirable logique de mon honorable contradicteur, attendu qu'il a conçu le plan de son article, sans en avoir suffisamment élaboré les matériaux.

Quoi qu'il en soit, il ressort de ceci un enseignement profitable pour tous, c'est que nos adversaires eux-mêmes constatent l'action réelle et efficace du Spiritisme.

En effet, reconnaître qu'une doctrine réveille les plus grands sentiments en notre âme ; qu'elle répond au γνῶσις σεαυτου (connais-toi toi-même), de Socrate, en nous apprenant à nous connaître ; qu'elle sert à amener la réforme morale et intellectuelle de l'individu, à mûrir son intelligence et à modérer ses passions ; avouer, en un mot, qu'elle est l'œuvre de Dieu : n'est-ce pas démontrer son utilité pratique ? N'est-ce pas en faire le plus glorieux éloge ?

Merci ! Monsieur Toscan.

Du reste, le Spiritisme a le privilège d'obtenir de ses adversaires les plus avérés de singulières appréciations. Voici ce que dit M. l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, en parlant des communications spirites :

« Elles sont entremêlées des plus belles maximes du Christianisme, d'exhortations aux plus saintes pratiques ; elles recommandent la prière, l'adoration d'un Dieu unique, la charité envers le prochain, la chasteté, l'unité du mariage, le respect des enfants envers leurs parents, la justice distributive ; le Christ vous l'a dit : « Vouloir pour les autres ce que vous voudriez pour vous-même, » ainsi s'expriment les Esprits révélateurs. — En suivant la doctrine du *Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, IL Y A DE QUOI DEVENIR UN SAINT SUR LA TERRE. »

Ce n'est pas moi qui démentirai M. l'abbé Lecanu.

M. Toscan profite de cette circonstance pour attaquer personnellement M. Allan Kardec. Je ne veux point rechercher les causes qui poussent un ancien médium à discréditer les ouvrages du chef re

connu de la doctrine; celui-ci, du reste, est trop haut placé dans l'estime publique pour s'inquiéter de l'opinion de M. Toscan, dont la notoriété, il faut bien le dire, n'est pas précisément européenne; ce qui ne l'empêche pas de demander au président de la Société spirite de Paris, toujours réélu par acclamation, «quels sont ses titres?» et à l'auteur du *Livre des Esprits* et de celui *des médiums*, «quels gages il a donnés à la science?» Les trente mille Spiritistes qui habitent Lyon, les milliers de groupes qui s'occupent en France et en Algérie de Spiritisme, et les nombreuses Sociétés étrangères qui professent les mêmes principes que nous, pourront vous apprendre, Monsieur, de quelle juste considération jouissent et la Société de Paris et le Président que celle-ci est si fière de voir à sa tête.

Quelle que soit l'opinion que l'on se fasse de cette Société, on ne doit pas moins reconnaître qu'elle est restée fidèle à sa maxime: *Hors la charité point de salut!* car, en dehors d'un certain nombre de souscriptions particulières, elle a envoyé en 1861-1862, 1,260 fr. pour les ouvriers de Lyon sans travail, et près de 3,000 fr. à Rouen, pour les ouvriers cotonniers, en 1863. Je puis ajouter qu'un de ses membres titulaires, M. Joseph-Gabriel Prévost a créé de ses deniers personnels, à Cempuis, près de Grandvilliers (Oise), une maison de refuge pour les vieillards, les infirmes et les enfants, sur les plus larges proportions et dans les meilleures conditions de commodité et de salubrité, avec toutes les dépendances nécessaires à sa destination. De vastes jardins, un bois et de belles promenades sont annexés. Cette maison est ouverte indistinctement à tous les cultes.

Ce sont là, ce me semble, des considérations que les lecteurs de *la Vérité* apprécieront à leur valeur.

M. Toscan, une main sur les ouvrages *spirituels* ou *sublimes* qu'il a livrés à la publicité, toise dédaigneusement les livres de M. Allan Kardec, suivant lui, pleins de contradictions et d'erreurs. Ah! vraiment! vous trouvez sans valeur le *Livre des Esprits!* probablement parce qu'il n'est pas à la hauteur de vos aspirations morales et de vos connaissances philosophiques, linguistiques et littéraires; alors que penser des douze éditions du *Livre des Esprits*, des sept éditions du *Livre des Médiums* et de ce bon public qui les achète? Tenez! croyez-moi, ne jugez plus ce qui n'est pas de votre compétence, et là où le public, meilleur juge que vous, a prononcé, respectez sa décision souveraine. Devant le succès permanent, continu, de la philosophie spirite, que peut votre assertion personnelle? Voulez-vous une autre preuve de l'enthousiasme avec lequel sont enlevés les écrits de celui dont nous sommes fiers d'être les disciples? Eh bien! sachez que «*le Spiritisme à sa plus simple expression*» est arrivé, en dix-huit mois, à sa douzième édition; qu'il a été traduit en espagnol, en grec, en portugais, en italien, en polonais et en allemand; et que les traductions anglaise et russe sont prêtes à paraître à Londres et à St-Petersbourg; ce qui prouve évidemment que tout le monde ne partage pas votre manière de voir. Au surplus, il convient de mettre en regard de votre opinion celle d'une partie du monde savant.

Alis d'AMBEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

RÉVEILLE-MATIN D'UNE JEUNE MÈRE A SON FILS.

Médium, M X., de Saint-Etienne (Loire).

Réveille-toi!... ta mère était heureuse
Quand, cette nuit, entr'ouvrant ton rideau,
Elle t'a vu, la bouche gracieuse
Les yeux fermés. Que tu lui semblais beau!
Tu paraissais causer avec les anges;
Que disaient-ils pour charmer ton sommeil?...
Et j'ai pensé qu'en défaisant tes langes
Tu le dirais à ta mère, au réveil.

Réveille-toi!... la nuit a passé benne,
A mes deux doigts prends tes petites mains.
Je vais lâcher le tour qui t'emprisonne,
Puis nous irons courir sur les chemins.
Nous cueillerons la framboise embaumée
Qui de ta lèvre avive les couleurs,
Et tu verras les perles de rosée
Que le soleil boit dans le sein des fleurs.

Réveille-toi!... déjà dans la prairie
L'étable ouverte a lâché les troupeaux;
Les moutons bêlent dans leur closerie,
Le grillon chante à côté des agneaux.
Je te dirai pourquoi leur laine blanche
Laisse une flotte aux rameaux des buissons;
Tout ce qui vit du sol jusqu'à la branche
Contient de Dieu les naïves leçons.

Nous irons voir, au bord de la rivière,
Ensemble aussi dans notre grand bateau,
Les petits blancs, comme une fourmilière,
Vifs et légers frétiller dessus l'eau:
Comme dans l'air où passe le nuage
L'oiseau qui vole anime son milieu,
Chaque sujet représente une page
Du livre écrit par la main du bon Dieu!

ESPRIT FAMILIER.

FAITS DIVERS.

Brienne, dans ses *Mémoires*, tome II, p. 486, raconte un exemple de pressentiment remarquable:

«... une cabane; je la quittai pour entrer dans celle de M. Paris, premier commis de l'épargne. Arrivés au-dessus d'Ingrandes, M. Fouquet, accompagné de M. Lyonne, son ami, passa auprès de nous, dans une fort grande cabane à plusieurs rameurs. Je les saluai. Un moment après passa une autre cabane où étaient MM. Letellier et Colbert; je les saluai aussi, et Paris me dit: «Ces deux cabanes que nous avons vues se suivent avec une émulation telle qu'elles semblent se disputer un prix de course sur la Loire, eh bien! une des deux doit faire naufrage en arrivant à Nantes, et ce sera la première!» Je voulus rassurer Paris, mais cette rencontre le tourmenta jusqu'à Nantes. Le lendemain nous apprîmes l'arrestation du malheureux Fouquet, et chacun sait quelle en a été la suite. Ceci se passait le 7 septembre 1661.»

Dans une de ces brillantes soirées qu'en 1770 donnait chez elle la comtesse Dubarry, et où se trouvaient, avec le roi Louis XV, plusieurs grands seigneurs de sa cour, on parlait de pressentiments; alors M. le Maréchal de Soubise raconta l'anecdote suivante:

«Il y a, dans la Basse-Bretagne, une famille qui est douée d'une prévision bien singulière; chaque membre de cette famille, homme ou femme, est averti un mois d'avance, jour pour jour, heure pour heure, de l'époque de sa mort. Une dame de cette maison vint me voir, il y a plus d'un mois. Nous causions ensemble tranquillement, lorsque tout-à-coup elle pousse un cri, se lève, veut marcher, et tombe évanouie à mes pieds. Emu de cette scène, je sonne, j'appelle mes gens; ils accourent, et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à rendre la dame à la vie. Je l'engage à vouloir bien se reposer.

— Non, me dit-elle, en se levant pour partir, il ne me reste pas le temps d'être malade; à peine ai-je celui d'arranger mes affaires avant de mourir.

Surpris de ce langage, je la presse de s'expliquer.

— Vous savez, me dit-elle, la prévision fatale de ma famille!

Eh bien ! tout-à-l'heure, lorsque j'étais assise sur ce canapé, je me suis vue dans la glace qui est vis-à-vis. J'étais morte, revêtue d'un suaire, enveloppée d'une draperie noire semée de larmes blanches ; un cercueil était près de moi ; je me hâte de partir pour faire mes dernières dispositions. Vous ne me reverrez plus ; adieu !

Je laissai aller la dame, sans ajouter foi à ses paroles... Ce matin, j'ai reçu de son fils la nouvelle de sa mort. »

Cette anecdote se trouve dans les *Mémoires* de M^{me} la comtesse Dubarry.

Un jeune abbé part à pied de son village, près d'Avignon, avec deux chemises, un sac, son rasoir, quelques mouchoirs et peu d'argent ; il veut aller à Paris pour y tenter la fortune ; il avait vingt-un ans, une santé robuste et beaucoup de confiance en lui-même ; il cheminait en rêvant, lorsqu'il est rencontré par un jeune homme poli, maigre, ayant un petit paquet attaché à un bâton. Ce jeune homme, cédant à une illusion semblable à celle de l'abbé, allait aussi à Paris dans le même but. Après quelques lieues faites de conserve, la confiance s'établit entre eux.

— Je ne veux, dit le jeune homme, — car je suis modeste, — que faire l'autopsie de la première princesse de la famille royale qui mourra.

— Monsieur est donc médecin ou chirurgien ?

— Monsieur, je suis docteur.

— Eh bien ! moi, Monsieur, je ne voudrais que faire l'oraison funèbre de la princesse que vous scalpelerez.

— Ah ! Monsieur, dit le jeune homme, en s'inclinant, vous êtes ecclésiastique ?

Ils avaient tous deux la conviction que, par leur talent, ils arriveraient à la fortune.

— Pour attraper la fortune, disait l'abbé, il faut courir et j'ai de bonnes jambes.

Et moi, dit le jeune homme, mais je vais toujours. Ils s'unirent, firent chambre commune, dans la rue Serpente, et n'attendirent pas longtemps la réalisation de leurs projets. La princesse Sophie, fille du Dauphin et de la Dauphine, mourut ; le médecin l'embaumait, et l'abbé fit son oraison funèbre. Le médecin était PORTAL, qui mourut premier médecin du roi Louis XVIII, et l'abbé était l'abbé MAURY, qui devint cardinal et mourut archevêque de Paris.

L'historien juriconsulte, Pleffel (Christian-Frédéric), raconte qu'il habitait une maison à Colmar ; il venait de prendre avec lui un jeune élève. Un jour, Pleffel, appuyé sur le bras de cet élève, se promenait dans son jardin. Tout-à-coup, au détour d'une allée, voilà le jeune homme saisi d'un tremblement universel ; il s'arrête tout court :

— Je ne passerai jamais dans cette allée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on y a enterré un homme assassiné.

— Comment le savez-vous ?

— Je vois son âme sur la place où il est.

— Où ?

— Là ! vis-à-vis le rosier.

— Comment est-elle faite ?

— Elle m'apparaît sous la forme d'une vapeur.

Pleffel s'avance vers l'endroit désigné :

— Y suis-je ?

— Oui ! vous êtes auprès.

Pleffel se baisse, remue la terre en tout sens.

— Est-ce que j'y touche ?

— Vous la touchez ; mais vous ne la dérangez pas ; vos mains la traversent et elle se reforme aussitôt.

Il réitéra plusieurs fois l'épreuve avec les mêmes résultats ; à la

fin il fit creuser, et on trouva des ossements humains. A partir de ce jour, le voyant passait librement dans l'allée.

Mesdames Bellefonds et Saint-Aubin avaient une sœur mariée à la Nouvelle-Orléans. Un jour, étant au salon, à travailler, Madame Bellefonds se lève tout-à-coup et jette un cri d'effroi. Madame Saint-Aubin quitte les yeux de dessus sa broderie et voit sa sœur debout dans un coin du salon ; elle lui dit :

— Tu l'as vue ?

— Oui ! lisant et vêtue de blanc.

Madame Saint-Aubin, par un mouvement spontané, se jette à genoux et prie. Madame Bellefonds l'imita. Quatre mois après, une lettre de la Louisiane leur apprend qu'à l'heure et au jour de leur vision, leur sœur était morte subitement, en tenant un livre à la main.

Le fait suivant est rapporté par la *Patrie* :

« Le propriétaire d'une maison de la rue du Cherche-Midi avait permis à un locataire de déménager sans l'avoir soldé, moyennant cependant une reconnaissance de sa dette ; mais, pendant qu'on chargeait les meubles, le propriétaire se ravisa et voulut être payé avant le départ du mobilier. Le locataire se désespérait, sa femme pleurait, et deux enfants en bas âge imitaient leur mère. Un monsieur, décoré de la Légion d'honneur, passait en ce moment dans la rue ; il s'arrêta. Touché de ce désolant spectacle, il s'approcha du malheureux débiteur, et, s'étant informé de la somme due pour le loyer, il lui remit deux billets de banque et disparut, suivi par les bénédictions de cette famille qu'il sauvait du désespoir. »

L'*Opinion du Midi*, journal de Nîmes, relate un autre trait du même genre :

« Il vient de se passer un fait aussi étrange par le mystère avec lequel il s'est accompli que touchant par son but et par la délicatesse du procédé de la personne qui en est l'auteur.

« Nous avons rapporté dernièrement qu'un violent incendie avait consumé presque entièrement la boutique et les ateliers du sieur Marteau, menuisier à Nîmes. Nous avons raconté la douleur de ce malheureux homme en présence d'un sinistre qui consommait sa ruine, car l'assurance mobilière qu'il avait souscrite était infiniment au-dessous de la valeur des marchandises détruites.

« Nous apprenons qu'aujourd'hui trois charrettes contenant des bois de diverses sortes et qualités et des instruments de travail ont été conduites devant la maison du sieur Marteau, et déchargées dans ses ateliers à demi dévorés par les flammes.

« L'individu chargé de la conduite de ces charrettes a répondu aux interpellations dont il était l'objet en alléguant l'ignorance où il était, relativement au nom du donateur dont il exécutait la volonté. Il a prétendu ne pas connaître la personne qui lui avait donné commission de conduire les bois et les outils chez Marteau, et ne rien savoir en dehors de cette commission. Il s'est retiré après avoir vidé complètement ses trois voitures.

« La joie et le bonheur ont remplacé chez Marteau l'abattement dont il était impossible de le tirer depuis le jour de l'incendie.

« Que le généreux inconnu qui est si noblement venu au secours d'une infortune qui, sans lui, eût peut-être été irréparable, reçoive ici les remerciements et les bénédictions d'une famille qui lui doit dès aujourd'hui la plus douce des consolations et qui bientôt peut-être lui devra sa prospérité. »

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.